

# Métapsychologie et cosmologie : notes sur les notions d'origine et de temporalité dans la métapsychologie freudienne

Pascale Cornut St-Pierre  
Baccalauréat en philosophie  
pascale.cornut.st-pierre@umontreal.ca

## Résumé

*La métapsychologie que théorise Freud autour de 1915 se présente comme une synthèse des acquis psychanalytiques, synthèse capable, sous forme de méthode, de tracer la voie de l'étude de l'inconscient. Au cours de ce travail théorique se dégagent certaines hypothèses proprement spéculatives, qui s'apparentent fort à des principes cosmologiques : la pulsion de vie et la pulsion de mort. Je me propose, dans cet essai, de présenter certains des concepts fondamentaux de la métapsychologie freudienne et de questionner le rapport qu'entretient cette dernière avec les notions d'origine et de temporalité. Au cours de la discussion se mêleront les voix de Jacques Derrida et de Félix Guattari qui, tous les deux et de façon divergente, ont réfléchi à ce problème de l'origine chez Freud.*

La psychanalyse, dans son enquête métapsychologique sur l'inconscient, prend les allures d'une recherche des origines. Des origines de la psyché individuelle, d'abord : derrière et avant la personnalité

consciente se trouve un complexe de pulsions, de traces, d'investissements, tous inaccessibles à la conscience, mais néanmoins déterminants pour sa formation et son fonctionnement. La *psyché* individuelle trouve elle-même ses origines dans l'histoire de l'évolution de l'espèce humaine : les acquis psychologiques des générations précédentes, remarque Freud, semblent s'inscrire, d'une façon ou d'une autre, au sein du noyau inconscient du psychisme humain, si bien que dans son développement ontogénétique, l'individu reproduit à petite échelle les destins de la phylogenèse. Mais l'histoire de l'humanité à son tour n'épuise pas la question des origines du psychisme : il y avait, bien avant l'être humain, le vivant — chez qui, jusque dans ses manifestations les plus simples, l'on découvre les mêmes tendances que celles qui sont à l'œuvre dans le psychisme humain. La métapsychologie qu'élabore Freud, avec ses airs de programme épistémologique, est ce qui permet un tel parcours à rebours de la genèse du psychisme. Psychologie des profondeurs, Freud aurait aussi pu la qualifier de généalogie, voire d'archéologie : elle doit, à partir de l'écorce de la conscience, parcourir successivement des couches psychiques de plus en plus profondes, de plus en plus originaires. Elle ne peut, bien sûr, nous faire accéder à l'inaccessible, mais doit nous permettre de connaître un peu mieux ce qui se trame de l'autre côté de la conscience. Esquisse d'une cosmologie scientifique, aurait même pu se risquer à dire Freud : la métapsychologie fournit, à partir des données analytiques, des hypothèses rigoureuses dont les conséquences ultimes demandent à être tirées. Et ces conséquences, pulsion de vie et pulsion de mort, ont tout de principes cosmologiques — à cette différence près peut-être que la connaissance que nous en avons reste indéterminée et perfectible. Cela dit, je me propose, dans cet essai, de questionner le rapport qu'entretiennent la métapsychologie freudienne et les notions d'origine et de temporalité, et d'ainsi suivre Freud en une voie sur laquelle il ne s'est lui-même que rarement autorisé à cheminer, la voie spéculative des hypothèses invérifiables.

## 1 Le point de vue métapsychologique

L'existence d'un psychisme inconscient est le postulat essentiel à partir duquel s'érige toute la science psychanalytique, explique Freud au début de son essai *Le Moi et le Ça* : « la psychanalyse, écrit-il, ne peut situer l'essence du psychique dans la conscience, mais doit considérer la conscience comme une qualité du psychique qui peut s'ajouter à d'autres qualités ou rester absente<sup>1</sup> ». Selon ce point de vue, tous les processus psychiques sont d'emblée inconscients, et le demeurent jusqu'à ce que la conscience se tourne vers eux — ce qui, dans bien des cas, n'arrive jamais. La psychanalyse se définit donc comme science du psychisme inconscient : on se demande vite comment elle peut éviter de faire sa propre preuve par l'absurde en se constituant en une science de l'inconnaissable. Comment, en effet, est-il possible d'étudier ce qui, par définition et par nature, échappe à la conscience ? Le défi épistémologique auquel doit faire face la psychanalyse est de taille. La métapsychologie que théorise Freud dans les essais de 1915<sup>2</sup> se présente comme une synthèse des acquis psychanalytiques, synthèse capable, sous forme de méthode, de tracer la voie d'une telle étude de l'inconscient.

La métapsychologie se propose, pour l'essentiel, de délaissier l'approche descriptive traditionnelle de la psychologie pour favoriser une approche systématique des faits psychiques. Autrement dit, pour éviter l'écueil d'un discours impossible sur l'inconscient, la psychanalyse doit renoncer à la question de la nature de l'inconscient pour s'attacher à celle, plus féconde, de l'interaction des composantes du psychisme en général : comment tout cela fonctionne-t-il ? Dans *L'inconscient*, Freud expose ce qu'il entend précisément par métapsychologie : « Je propose qu'on parle d'une présentation métapsychologique lorsque nous réussissons à décrire un processus psychique selon ses

---

<sup>1</sup>FREUD, « Le Moi et le Ça » dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite bibliothèque Payot, 1981, p. 247.

<sup>2</sup>Je me réfère particulièrement à « Pulsions et destins de pulsions » et à « L'inconscient » dans *Œuvres complètes*, volume XIII, Paris, PUF, 1980, pp. 162-185 et pp. 204-242.

relations dynamiques, topiques et économiques<sup>3</sup> » — ce triple point de vue réalisant selon lui « le plein achèvement de la recherche psychanalytique<sup>4</sup> ». Ainsi, le processus psychique n'a pas à être décrit en lui-même, mais selon ses relations : l'étude du psychisme passe dorénavant par la description formelle d'un appareil psychique à trois dimensions.

Une dimension *dynamique*, d'abord : le psychisme est une réalité en mouvement, en action. Le désir, la censure, le refoulement, le symptôme sont autant de notions qui n'ont de sens qu'une fois admis le dynamisme des processus psychiques : quelque chose réclame d'être porté à la conscience, quelque autre le lui refuse, cela a des conséquences. Mais déjà se laisse voir la dimension *topique* de l'appareil : les processus psychiques s'inscrivent en différents lieux de l'appareil animique — lieux figurés, dont Freud rend plus justement compte par la notion de système, mais qu'il aime, vu le prestige scientifique de ces débats, comparer à l'anatomie du cerveau. Plutôt que d'envisager les représentations selon leur qualité — consciente ou inconsciente — on considère leur ancrage dans l'un des systèmes psychiques qu'identifie Freud. L'un est accessible à la conscience et est nommé *Pcs/Cs* (pour le système du préconscient et de la conscience), alors que l'autre, inaccessible à la conscience, est appelé *Ics* (pour le système de l'inconscient). Ainsi, toute représentation, avant d'être consciente, est inscrite quelque part : dans le système *Ics*, en quel cas elle est définitivement inconsciente, ou dans le système *Pcs/Cs*, où elle n'est pas nécessairement consciente, mais susceptible de le devenir. Le point de vue topique découvre en fait combien le simple constat d'inconscience d'une représentation est de peu de valeur pour l'explication : alors que la distinction entre la représentation consciente et la représentation inconsciente est peu importante dans *Pcs* — les deux y fonctionnant pour ainsi dire sur le même régime — la distinction entre l'inconscient du système *Pcs* et celui du système *Ics* est primordiale. La description métapsychologique joute finalement à ces deux

---

<sup>3</sup> « L'inconscient », *op. cit.*, p. 221

<sup>4</sup> *ibid.*

dimensions une troisième, la dimension *économique* : le psychisme est à comprendre en termes d'énergie que l'appareil doit gérer.

Le point de vue économique est sans doute le plus intéressant pour notre propos, car c'est lui qui introduit les spéculations psychanalytiques sur la genèse du psychisme. Le psychisme se régule selon un principe d'homéostasie : il cherche à maintenir en son sein une quantité d'énergie constante et la plus basse possible. L'énergie, sous forme de stimulus, peut atteindre l'organisme de l'extérieur, ou de l'intérieur — auquel cas nous parlons de pulsion. Cette énergie doit être déchargée hors de l'organisme, ou à tout le moins être liée, *investie*, pour la rendre non dommageable. Non dommageable ? C'est que, selon Freud, l'énergie marque durablement l'organisme. Cette idée, déjà formulée dans *Esquisse d'une psychologie scientifique*<sup>5</sup>, est réitérée vingt ans plus tard dans *Au-delà du principe de plaisir* : « On peut admettre que l'excitation, dans son passage d'un élément à un autre, doit surmonter une résistance et que cette diminution de la résistance constitue précisément la trace durable de l'excitation (frayage<sup>6</sup>) ». L'énergie creuserait son lit comme l'eau d'une rivière — cette intuition, issue des travaux de Freud en neurologie (et d'ailleurs reprise par la neuropsychologie contemporaine), tente de rendre compte de la mémoire en termes de quantité et de périodes d'énergie. Selon cette conception, il y aurait une différence de nature, une opposition fondamentale entre *mémoire* et *conscience*, la première désignant la propension à recevoir des traces durables, la seconde se caractérisant au contraire par une capacité d'accueil infiniment renouvelable. Et si la conscience, comme je l'ai mentionné plus tôt, n'est pour la psychanalyse qu'une qualité supplémentaire des faits psychiques, la mémoire, plus originaire, a tout l'air d'en être la

---

<sup>5</sup>Dans son *Esquisse d'une psychologie scientifique*, œuvre de jeunesse abandonnée et publiée seulement à titre posthume, Freud caresse le projet de conjuguer les acquis de ses travaux en physiologie et en psychologie en réduisant l'aspect qualitatif du psychisme à la seule dimension quantitative d'un modèle neuronal. Il abandonnera progressivement ce modèle au profit de ce qu'il appellera d'abord une psychologie générale – la psychanalyse.

<sup>6</sup>« Au-delà du principe de plaisir » dans *Essais de psychanalyse*, *op. cit.*, p. 74.

qualité essentielle<sup>7</sup> — voyons par exemple comment Freud dérive la conscience d'inscriptions répétées sur la « substance » psychique :

On concevrait alors facilement que l'impact incessant des excitations externes sur la surface de la vésicule [de substance excitable] en modifie durablement la substance jusqu'à une certaine profondeur, de sorte que le processus d'excitation ne s'y écoule pas de la même façon que dans les couches plus profondes. Ainsi s'est formée une écorce qui, à force d'avoir été perforée par l'action, par brûlure pour ainsi dire, des excitations, présente les conditions les plus favorables à la réception des excitations et est incapable d'être ultérieurement modifiée<sup>8</sup>.

La conscience serait donc cette écorce qui recouvre et protège des couches psychiques plus profondes, plus intactes, plus originaires. Par la métaphore de la conscience-écorce, la métapsychologie que définit Freud n'est pas sans ressembler à une archéologie : la surface du psychisme qui nous est d'emblée accessible masque et à la fois conserve les indices que la science cherche à mettre à jour. L'inconscient que l'on étudie est non seulement sous la conscience, mais lui est antérieur — il constitue le véritable fondement du psychisme. En ce sens, il semblerait que le « méta » de « métapsychologie » réfère davantage au champ d'investigation de la science — « l'arrière-plan du conscient<sup>9</sup> » — qu'à quelque perspective transcendante — comme

---

<sup>7</sup> C'est ce que souligne Jacques DERRIDA, « Freud et la scène de l'écriture » dans *L'écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, Collection « Tel quel », 1964, p. 299. Dans cet écrit, Derrida se rapporte aussi à la *Note sur le bloc magique*, court texte où Freud, près de 30 ans après *l'Esquisse...*, cherche encore une représentation adéquate de l'appareil psychique capable d'articuler mémoire et conscience. Le psychisme serait finalement comme ce « bloc magique », composé d'une tablette de cire recouverte d'une pellicule de plastique amovible, sur lequel on fait une *inscription* durable dans la cire en pressant une pointe sur la pellicule, mais dont la surface redevient infiniment vierge par le simple geste de soulever la pellicule pour la décoller de la tablette de cire. *Ibid.*, p. 330.

<sup>8</sup> « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 74.

<sup>9</sup> FREUD, cité par Paul-Laurent ASSOUN, *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, PUF, 1976, p. 118.

dans la métaphysique, par exemple<sup>10</sup>.

Il est pourtant indéniable, et cela malgré le fait que Freud la présente explicitement comme une méthode de recherche scientifique, que la métapsychologie introduit une dimension spéculative au sein de la psychanalyse. Les essais de métapsychologie tentent notamment de définir les concepts fondamentaux de la psychanalyse, travail conceptuel qui pourrait apparenter la métapsychologie à la philosophie. Freud s'en défend bien : il débute son essai *Pulsions et destins de pulsions* (le premier des essais regroupés sous le titre de *Métapsychologie*) avec une discussion sur le statut des concepts fondamentaux en science. De tels concepts ont d'abord une vocation heuristique et explicative : c'est grâce à eux que prend forme le matériel acquis par l'expérience. Pour remplir leur tâche avec succès, ils doivent comporter une certaine mesure d'indétermination, afin de n'exclure aucune donnée empirique ; avec l'avancée de la science, ils gagnent en précision, mais resteront toujours ouverts aux modifications ultérieures. Parce que les concepts scientifiques, comme le sont les concepts métapsychologiques, sont en eux-mêmes dépourvus de valeur (contrairement aux concepts philosophiques), ils peuvent souffrir quelques contradictions s'ils peuvent par là rendre mieux compte de l'expérience.

Le concept de *pulsion* est l'un de ces concepts fondamentaux dont use Freud pour donner un sens aux observations recueillies lors de son travail clinique. Il constituera le cœur d'un vaste développement spéculatif que je qualifie de cosmologique : le postulat de deux pulsions originaires, la pulsion de vie et la pulsion de mort.

## 2 Pulsion de vie et pulsion de mort : esquisse d'une cosmologie

La définition de la notion de pulsion est l'objet du texte de 1915 *Pulsions et destins de pulsions*. Freud y identifie d'abord la pulsion à une quantité d'énergie à laquelle doit faire face le psychisme, à un

---

<sup>10</sup>ASSOUN, *ibid.*, p. 118-120.

stimulus, et plus précisément à un stimulus en provenance de l'intérieur de l'organisme. Contrairement au stimulus externe, qui est ponctuel et dont l'organisme peut généralement se débarrasser par l'activité musculaire, le stimulus pulsionnel, en tant que besoin, est constant ; il exige, pour être soulagé, une modification adéquate de l'organisme ou de son milieu qui permettra la satisfaction du besoin. Beaucoup plus complexes à soulager que les stimulus externes, les pulsions doivent pour cette raison être considérées comme la principale source de complexification du système nerveux, croit Freud<sup>11</sup>. On aura remarqué, ici et précédemment, que pour l'explication des faits psychiques, Freud a sans cesse recours à des considérations d'ordre biologique, concernant surtout le système nerveux. C'est que la pulsion, et par suite toute la dimension économique de l'appareil psychique, fait office pour Freud de jonction entre l'âme et le corps :

[L]a pulsion, écrit-il, nous apparaît comme un concept frontière entre animique et somatique, comme représentant psychique des stimulus issus de l'intérieur du corps et parvenant à l'âme, comme une mesure de l'exigence de travail qui est imposée à l'animique par suite de sa corrélation avec le corporel<sup>12</sup>.

La dernière partie de la citation, où la pulsion apparaît comme *mesure*, est intéressante en ce qu'elle témoigne du projet de quantification du psychisme que caressait le jeune Freud de l'*Esquisse pour une psychologie scientifique*, projet qui ne fut nulle part ailleurs exposé clairement, mais dont l'influence persiste. Ainsi, une certaine quantité d'énergie, c'est-à-dire une pulsion, qui apparaît dans l'organisme doit être évacuée ou maîtrisée par le système nerveux et/ou par l'appareil psychique.

Freud note qu'il ne fait pas sens de qualifier la pulsion de consciente ou d'inconsciente : cette qualification ne conviendra qu'à l'activité psychique induite par la pulsion (l'affect, la représentation<sup>13</sup>). Il

---

<sup>11</sup> « Pulsions et destins de pulsions », *op. cit.*, p. 166.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 167.

<sup>13</sup> « L'inconscient », *op. cit.*, p. 216.

existe diverses pulsions, issues de différentes sources, liées à de multiples objets et qui subiront des destins variables mais, pour l'essentiel, « les pulsions sont toutes qualitativement de même nature<sup>14</sup> » : ce sont des grandeurs d'excitations. Freud identifie néanmoins en 1915 deux groupes de pulsions originaires — différentes non quant à leur nature, mais quant à leur source —, soit les pulsions sexuelles et les pulsions du moi (ou pulsions d'autoconservation). Toutes deux sont gérées par l'appareil psychique selon ce que Freud nomme le *principe de plaisir* : l'accroissement de stimulus est ressenti comme déplaisir, alors que leur diminution provoque une sensation de plaisir — l'appareil psychique recherche généralement le plaisir et s'efforce par conséquent de diminuer la quantité d'énergie en lui.

Dans l'*Au-delà du principe de plaisir* se fait pourtant jour un problème qui poussera Freud à revoir ses vues sur les pulsions dites originaires : les névroses traumatiques, en particulier à cause des cauchemars répétitifs qu'elles occasionnent aux malades, forcent Freud à reconnaître l'existence d'une *compulsion de répétition* qui, de toute évidence, fait fit du principe de plaisir. Une telle compulsion, qu'il voit aussi à l'œuvre dans les jeux des enfants, dans le transfert lors de la cure psychanalytique, dans les destins individuels, etc. met en évidence un caractère général des pulsions qui serait plus originaire que le principe de plaisir : « une pulsion, souligne alors Freud, serait une poussée inhérente à l'organisme vivant vers le rétablissement d'un état antérieur que cet être vivant a dû abandonner sous l'influence perturbatrice de forces extérieures<sup>15</sup> ». Les pulsions, dont Freud disait cinq ans plus tôt qu'elles étaient « les véritables moteurs des progrès<sup>16</sup> » des organismes, expriment finalement la nature foncièrement conservatrice du vivant.

Dès lors, une question se pose que Freud ne peut éviter : quel est cet état antérieur que la pulsion tend à rétablir ? Par l'intermédiaire des données de l'observation clinique, c'est toute la question des origines — si lourde de traditions religieuses et philosophiques — qui

---

<sup>14</sup> « Pulsions et destins de pulsions », *op. cit.*, p. 169.

<sup>15</sup> « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 88.

<sup>16</sup> « Pulsions et destins de pulsions », *op. cit.*, p. 166.

refait surface. La psychanalyse tentera alors de tirer rigoureusement les conséquences de ses hypothèses et d'étoffer scientifiquement le vieux problème qui l'appelle. Selon la tendance régressive des pulsions, il faut bien admettre que le but de la vie doit être un état antérieur et originel :

S'il nous est permis d'admettre comme un fait d'expérience ne souffrant pas d'exception que tout être vivant meurt, fait retour à l'anorganique, pour des raisons *internes*, alors nous ne pouvons que dire : *le but de toute vie est la mort* et, en remontant en arrière, *le non-vivant était là avant le vivant*<sup>17</sup>.

Ainsi se découvre l'existence d'une *pulsion de mort* inhérente à tout être vivant, pulsion originaire qui entretient une inquiétante collusion avec le principe de plaisir — car le plaisir de sentir son énergie s'abaisser peut-il être autre chose, pour l'organisme, que le plaisir de se rapprocher de l'état de mort ? Mais Freud postule aussi, contre la pulsion de mort, une *pulsion de vie*, qu'il appelle Éros, et dont le modèle est celui des pulsions sexuelles. Contre un organisme qui aspire au repos de l'anorganique, la pulsion de vie travaillerait à l'immortalité en favorisant la réunification du vivant en unités toujours plus grandes — aussi Freud est-il tenté de réduire sa première division des pulsions à la seconde, et d'identifier les pulsions du moi à la pulsion de mort et les pulsions sexuelles à Éros.

Si le caractère régressif de la pulsion de mort est évident, il en va autrement de la pulsion de vie : quel état antérieur Éros peut-il bien tenter de reproduire ? Faute de données scientifiques à partir desquelles esquisser une réponse, Freud cite à l'appui de sa thèse un passage du *Banquet* de Platon, dans lequel Aristophane fait dériver le désir sexuel de la nostalgie d'une unité originelle perdue. « Devons-nous, se demande ensuite Freud, [...] hasarder l'hypothèse que la substance vivante, au moment où elle prit vie, se déchira en petites particules et que celles-ci depuis lors tendent à se réunir à nouveau

---

<sup>17</sup> « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 91.

sous l'effet des pulsions sexuelles<sup>18</sup> ? » En posant simplement la question, Freud hasarde déjà l'hypothèse de l'unité originelle de la vie, hypothèse hautement spéculative, certes, mais que semblent requérir les tendances observées.

Pulsion de vie et pulsion de mort, au gré de cette spéculation, apparaissent de plus en plus comme principes cosmologiques. Cosmologie dualiste, qui n'est d'ailleurs pas sans rappeler la philosophie d'Empédocle, où les différents éléments étaient successivement liés et divisés par les principes d'Amour et de Haine. Freud lui-même note la correspondance entre les principes empédocléens et ses pulsions originaires, en soulignant par contre la valeur scientifique des hypothèses psychanalytiques<sup>19</sup>. Voilà pourquoi, pastichant le titre de l'ouvrage de Freud, je me suis risquée, en introduction, à qualifier sa métapsychologie d'*esquisse d'une cosmologie scientifique* : l'enquête métapsychologique, en se concentrant sur les relations dynamiques, topiques et économiques qu'entretiennent les réalités animiques, découvre, comme inscrite dans l'appareil psychique, l'origine du monde organique, l'origine de la vie. À cette origine, semble-t-il, se trouvent deux principes opposés, qui induisent dans la substance des différences énergétiques et, par ces différences, forcent son dynamisme et sa propre différenciation topique.

La tendance originnaire des pulsions au rétablissement d'un état antérieur — que ce soit la dissolution anorganique ou l'unité de la vie — inscrit irrémédiablement le vivant, et donc le psychisme, dans une *temporalité*. Temporalité qui n'est que vaguement définie, certes (il y a un état originel, puis il y a un après. . .), mais qui est néanmoins suffisante pour remettre en question l'affirmation de Freud sur la nature intemporelle des processus psychiques inconscients<sup>20</sup>. Je terminerai donc cet essai par quelques réflexions sur l'articulation des notions de psychisme, d'origine et de temporalité que nous donne à penser la psychanalyse freudienne.

---

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 119.

<sup>19</sup> Cf. Paul-Laurent ASSOUN, *op. cit.*, p. 200.

<sup>20</sup> Cf. « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 76.

### 3 Psychisme, origine et temporalité

« L'Inconscient freudien, écrit Félix Guattari dans un ouvrage intitulé *Chaosmose*, est inséparable d'une société attachée à son passé [...]. Les bouleversements contemporains appellent sans doute une modélisation davantage tournée vers le futur<sup>21</sup>... » Idéologique, la conception que développe Freud sur la nature régressive des pulsions ? Guattari ne va pas jusqu'à l'affirmer, mais il est certain que, pour lui, l'espèce de téléologie à rebours à laquelle Freud soumet les pulsions n'était nullement nécessaire à la cohérence de la psychanalyse. Et, en effet, quel besoin y avait-il d'hypostasier comme Freud l'a fait l'origine duelle des pulsions en un point temporel passé, unique ? Toute pulsion tend vers son abolition (c'est-à-dire sa satisfaction), soit. Elle n'est toutefois pas régressive pour autant, croit Guattari : de fait, pour toute pulsion, la mort se trouve devant, et non derrière. Il serait possible, avec et contre Freud, de lier en un tout cohérent à la fois la tendance observée à la répétition, l'intemporalité (ou, plus justement, l'*autre* temporalité) du psychisme inconscient et le problème des origines : en une sorte d'éternel retour, ce serait l'origine elle-même qui, sans cesse, referait surface. Cette origine récurrente, Guattari en parle sous le nom de *chaosmose*. Indifférenciation à la fois menaçante et féconde, la chaosmose, tout en conservant les principales intuitions de Freud (il y aurait des tendances conjointes à la dissolution et à la fusion), préserve la temporalité pré-logique du psychisme inconscient. Cela dit, avec cette nouvelle compréhension des origines, la pratique psychanalytique en entier change de sens et troque la mythologie platonicienne pour la métaphore nietzschéenne : le plus originaire n'est pas l'idée, le tout déjà ordonné, la personnalité structurée qu'il faudrait retrouver dans la cure, mais le dynamisme, les forces plurielles qui portent avec elles un nombre potentiellement infini d'agencements, et qui toujours précèdent et dépassent le sujet individuel. Plutôt que de mettre à jour les éléments contradictoires du psychisme qui peuvent paralyser le sujet conscient, la cure sera tout

---

<sup>21</sup> Félix GUATTARI, *Chaosmose*, Paris, Éditions Galilée, 1992, p. 25.

axée sur la subjectivation, c'est-à-dire sur la création de conditions propices à la sortie du chaos originaire et à l'organisation des processus de l'âme en un Moi cohérent. L'analyse de l'histoire personnelle du patient sera donc délaissée, au profit de la création d'événements, c'est-à-dire de situations trans-subjectives susceptibles de générer de nouvelles configurations existentielles chez les participants — c'est-à-dire qu'ensemble, on se re-subjectivise, patients comme psychanalyste.

La critique de Guattari, quoique intéressante, ne rend peut-être pas bien justice au travail théorique de Freud. Il est certain que la psychanalyse de ce dernier est très axée sur la régression. Pourtant, l'origine que dégage Freud est moins passéiste, moins simple que ne le laisse croire Guattari. La lecture que fait Derrida est à cet égard plus généreuse envers Freud : l'origine conçue par Freud serait selon lui déjà solidaire des notions de retardement et d'après-coup. « L'irréductibilité du "à-retardement", telle est sans doute la découverte de Freud<sup>22</sup> » écrit-il dans *Freud et la scène de l'écriture*. Dans l'origine qu'il découvre chez Freud reviennent sans cesse les motifs de *trace* et d'*inscription* — motifs déjà à l'œuvre dans la notion de frayage de l'*Esquisse pour une psychologie scientifique*, que Derrida commente longuement. La trace décrite dans l'*Esquisse*... provient d'une excitation et marque la voie d'une répétition, d'un détour, par lesquels le système nerveux se protège d'un surplus d'énergie. La conscience ne viendra qu'après l'inscription du frayage, dans les différences d'investissements dont il sera l'hôte — c'est dire que la conscience souffrira toujours d'un délai (retard, latence, après-coup...). Dans l'*Au-delà du principe de plaisir*, on voit que, plus originairement, la trace est l'instauration du détour d'énergie qui caractérise la vie elle-même. C'est dire que ce sont le détournement, le retardement de l'énergie qui sont originaires, croit Derrida :

Il faut penser la vie comme trace avant de déterminer l'être comme présence. C'est la seule condition pour pouvoir dire que la vie *est* la mort, que la répétition et l'au-delà du principe de plaisir sont originaires et congénitaux

---

<sup>22</sup>Jacques DERRIDA, *op. cit.*, p. 303.

à cela même qu'ils transgressent. [...] C'est la non-origine qui est originaire<sup>23</sup>.

La fable du *Banquet*, l'hypothèse de l'unité originelle de la substance vivante est donc mal venue : la vie sans différence, sans détour, n'est pas encore la vie, et ne peut pas en être l'origine. Renoncer à cette idée d'origine pleine, d'origine pensée comme présence, induit une compréhension de la temporalité cosmologique qui est plus fidèle à la temporalité inconsciente et prélogique. La conception d'un temps linéaire et continu avait d'ailleurs depuis longtemps été reconnue par Freud comme celle de la conscience, donc celle d'un temps secondaire ; or, c'est à une telle linéarité temporelle que conduit le mythe de l'unité originelle. Au contraire, l'origine pensée comme trace, comme retardement, comme détournement de l'énergie requiert une autre temporalité, une temporalité discontinue et périodique<sup>24</sup>. Le temps primaire serait ainsi le temps des variations d'excitation, des taux d'augmentation ou de diminution des stimuli — ce qui s'accorderait bien, finalement, avec les vues de Freud sur les sensations de plaisir et de déplaisir<sup>25</sup>. Un temps élastique, en quelque sorte, une mesure du détournement qu'inflige la *psyché* ou l'organisme vivant à l'énergie menaçante.

« Je crois que le moment est venu d'interrompre cette spéculation<sup>26</sup> » écrit Freud, après s'être engagé sur le terrain glissant de la réflexion cosmologique. La métapsychologie, même si elle conduit comme malgré elle à une spéculation sur les origines de la vie, répond d'abord d'une exigence épistémologique : elle doit définir une méthode qui rendra possible l'étude scientifique de l'activité psychique inconsciente. Renonçant pour une grande part à l'approche descriptive de la psychologie « conscientiste » au profit d'une approche plus systématique, la métapsychologie est amenée à modéliser un appareil psychique qui sera considéré selon trois points de vue — dynamique, topique, économique. Cette méthode doit permettre d'acquérir des

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 302-303.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 304-305.

<sup>25</sup> Cf. FREUD, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 50.

<sup>26</sup> *Ibid.*, p. 120.

connaissances sur ce qui ne nous est pas directement accessible, soit l'arrière-scène de la conscience, qui constitue aussi son fondement génétique.

La scientificité dont se réclame la méthode psychanalytique ne lui épargne pas son lot de travail conceptuel : un certain nombre de concepts fondamentaux sont toujours nécessaires à la compréhension des observations empiriques. Cette réflexion conceptuelle lance la psychanalyse sur la voie d'une spéculation inévitable, mais néanmoins justifiée, croit Freud, parce qu'alimentée par les données cliniques. La pulsion est probablement l'exemple le plus éloquent de ces concepts qui, requis par l'expérience, semblent mener à la plus pure spéculation : issue du point de vue économique, la pulsion n'est d'abord qu'une quantité d'énergie émergeant de l'intérieur d'un être vivant ; en découvrant qu'elle tend vers le rétablissement d'un état antérieur de cet être, la pulsion devient pour Freud le moteur d'une spéculation cosmologique sur les origines de la vie. Les concepts de pulsion de vie et de pulsion de mort, résultats de cette spéculation, ont tout de principes métaphysiques (et cela, tout en possédant un étonnant pouvoir explicatif sur les données de l'expérience clinique — fait auquel je n'ai accordé aucune importance dans cet essai, étant restée comme ce philosophe du poète Heine, qui, « avec ses bonnets de nuits et des lambeaux de sa robe de chambre, bouche les trous de l'édifice universel<sup>27</sup> »). Ils semblent nous indiquer une origine, une origine différentielle émergeant de leurs tendances opposées. Cette origine que conçoit Freud pose la question de la temporalité de la vie avant la conscience : une origine pensée comme unité première de la vie, telle que la présente le mythe du *Banquet*, porte avec elle la conception d'un temps linéaire, continu, que les pulsions voudraient en quelque sorte remonter — temps linéaire qui n'est pourtant reconnu par Freud pour n'être que le temps secondaire produit par la conscience. Il semble donc qu'il faille penser l'origine autrement : indifférenciation chaotique et récurrente de la *psyché*, peut-être,

---

<sup>27</sup>Cité par Paul-Laurent ASSOUN, *op. cit.*, p. 61. Freud évoque cette image de Heinrich Heine pour bien marquer la distance qui le sépare de l'entreprise philosophique et le peu de crédit qu'il accorde à ses ambitions totalisatrices.

comme le propose Guattari, ou encore radicalisation de l'idée freudienne d'origine différentielle, jusqu'à penser, avec Derrida, la *non-origine originnaire* du vivant...

### Bibliographie

ASSOUN, Paul-Laurent. *Freud, la philosophie et les philosophes*, Paris, PUF, Quadrige, 1976, 394 p.

DERRIDA, Jacques. « Freud et la scène de l'écriture » dans *L'écriture et la différence*, Paris, Éditions du Seuil, Collection Tel quel, 1964, pp. 293-340.

FREUD, Sigmund. « Au-delà du principe de plaisir » et « Le moi et le ça » dans *Essais de psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, pp. 47-128 et 243-305.

FREUD, Sigmund. « Pulsions et destins de pulsions » et « L'inconscient » dans *Œuvres complètes*, volume XIII, Paris, PUF, 1980, pp. 162-185 et pp. 204-242.

GUATTARI, Félix. *Chaosmose*, Paris, Galilée, 1992, 187 p.